

NOIRE ET BLANC,

par Sophie Doin

Des tourbillons de flamme s'élevaient au-dessus de la ville du Cap, le sang humain bouillonnait dans les rues; partout des torrens vengeurs payaient le meurtre par le meurtre, des supplices par des supplices. L'indépendance des noirs venait d'être proclamée, et des êtres dégradés, des esclaves abrutis, accouraient de toutes parts, la haine dans le coeur et le fer à la main, demander compte à des maîtres barbares de leur intelligence détruite, de leur liberté anéantie. Déjà la mer s'est couverte d'embarcations légères; déjà quelques bâtimens sauveurs reçoivent à bord les malheureux fugitifs, les victimes de toutes les haines, de toutes les furies déchaînées sur cette terre désolée. On court, on se précipite, on s'écrase devant ce phare d'espérance et de salut. Les uns, repoussés avec violence par la foule, que chaque instant voit croître, tombent, et vont périr dans les flots. D'autres s'accrochent aux cordages, et font retentir l'air de leurs cris désespérés, tandis que, non moins à plaindre, leurs compagnons roulent entassés sous les pieds de ceux qui peuvent encore se tenir debout sur le tillac. Ici, je remarque un malheureux père qui s'arrache les cheveux, après avoir vu son fils s'engloutir devant lui; là, je vois une femme qui fait de vains efforts pour sauver son mari blessé, qui va disparaître sous les ondes; les deux bras de l'infortunée s'enlacent aux siens, elle lutte avec force; mais son époux l'entraîne, elle ne peut l'enlever... ils vont périr tous deux.

Orgueilleux colons, blancs insensés, que d'horreurs vous avez fait naître! que de crimes vous avez causés! car vous seuls, oui, vous seuls avez amené ces désastres sanglans, ces guerres dévorantes qui vous ont à la fin anéantis. Sans votre affreux despotisme, votre basse envie, votre féroce avidité, vos exécrables vengeances, Saint-Domingue serait demeuré paisible, l'esclave malheureux serait mort esclave. Mais vous l'avez voulu, vous avez enseigné la guerre; vous avez mis dans sa bouche ce mot: Vengeance, et la colonie tout entière a retenti contre vous de ce mot de ralliement: Vengeance! vengeance!...

Vous dites que vous avez souffert; vous donnez aux nègres les noms de barbares et d'assassins; ah! que ne le laissiez-vous au milieu de ses déserts, cet enfant de l'Afrique! Il eût vécu simple, innocent, hospitalier; il eût cultivé ses terres; le bonheur eût amené chez lui l'industrie, les arts, les lumières; le bonheur eût fait des chrétiens, et vous, vous avez fait des monstres!... De quoi vous plaignez-vous? Pensiez-vous donc que ce Dieu qui punit tous les crimes protégerait les vôtres? que ce Dieu qui condamne le vol, le rapt, le meurtre, la trahison, les approuverait lorsqu'ils sont commis par les blancs sur des noirs? que ce Dieu qui a dit: Tous les hommes sont frères, se serait plu à créer une espèce d'hommes pour être esclave et victime d'une autre espèce d'hommes? Malheureux insensés!...

Le désordre était au comble; les maisons devenaient désertes, on commençait à les piller; effrayée par les cris sinistres qui se font entendre de tous côtés, Nelzi s'approche d'une fenêtre; elle voit la foule se porter du côté de la mer, elle entend les menaces des noirs, les exclamations que la rage, la frayeur, le désespoir arrachent aux blancs: "O mon maître! dit-elle, vous verrai-je massacrer à mes yeux? mon pauvre jeune maître! faible, blessé, presque sans connaissance, comment pourrez-vous vous arracher de ce lit où vous êtes mourant? Hélas! tous vos amis sont loin: les uns se battent ou ne sont plus, les autres ont fui; tous vous ont abandonné. Vos esclaves sont libres; ils vont revenir en ennemis; il ne reste ici que moi, que moi seule... Seule pourrai-je vous sauver? Ah! du moins je le tenterai; mon Dieu protégez Nelzi, oh! que la pauvre Nelzi vous aimera!

Le besoin de faire une bonne action, de sauver l'être qu'elle aime; cet enthousiasme de générosité, de vertu, l'embrace, la décide. Nelzi part comme un trait; elle arrache de son lit la victime qui devait y trouver la mort, l'enlace de ses bras, la soutient de ses épaules, traverse

aussi rapidement que le lui permet son fardeau, les escaliers d'une maison qui bientôt s'écroule incendiée. Elle arrive au bord de la mer: une chaloupe va s'éloigner... "Sauvez-le!" s'écrie-t-elle avec un accent déchirant. Un officier à cheveux blancs entend sa voix, il fait un signe qui arrête les matelots impatients, il tend les bras à la jeune négresse: celle-ci dépose sur le sein du vieillard le blessé qui s'est évanoui; elle saute elle-même sur la chaloupe. Alors, se précipitant à genoux et levant vers le ciel de grands yeux baignés de larmes, elle s'écrie avec ravissement: "Il est sauvé! O mon Dieu que je t'aime!"

La chaloupe du vieil officier atteignit bientôt un vaisseau qui faisait voile pour l'Amérique. Lorsque Charles fut revenu à lui, lorsque l'officier lui eut présenté Nelzi comme l'ange protecteur qui l'avait sauvé du plus affreux massacre, le jeune Français tendit la main à son amie, et la regardant avec attendrissement: "O ma Nelzi, lui dit-il, je te dois tout; comment pourrai-je m'acquitter jamais? toi seule me restes au monde. Ah! puissé-je, en m'occupant de ton bonheur, oublier tous mes maux!"

Nelzi baisa avec transport la main que Charles avait posée dans les siennes; puis elle lui répondit avec amour: "Je suis près de vous, mon cher maître, il ne me manque rien. –Je ne suis pas ton maître, Nelzi; tu ne m'appartiens pas, tu n'appartiens qu'à toi. –Grand Dieu! voulez-vous donc m'abandonner? –Je ne t'abandonnerai jamais, Nelzi; nous vivrons toujours ensemble, mais je ne serai point ton maître, je serai ton ami, ton père. –Mon ami, mon père, oh! tout ce que vous voudrez."

Charles de Méricourt avait trente ans. Orphelin dès son bas âge, héritier d'un grand nom, mais pauvre, c'était à son oncle, M. de Bellerive, qu'il devait une éducation brillante et la place qu'il occupait alors dans les colonies. Ce fut précisément au Cap que le hasard fixa Charles. Au milieu des désordres et des haines qu'on y voyait régner, au sein même des partis qui s'y agitaient avec fureur, il avait su conserver sa douceur et sa modération jusqu'au moment que nous venons de retracer. Ce fut alors qu'obligé de se montrer à son tour, il fut grièvement blessé dans le tumulte général, et ne dut son salut qu'au dévouement d'une négresse son esclave.

L'Amérique, cette terre hospitalière, ouvrit ses bras aux fugitifs. Elle les consola, leur prodigua des secours, leur donna les moyens de retourner en Europe, ou consentit à utiliser leurs talents dans le Nouveau-Monde. Charles avait accepté un modeste emploi, et s'était établi dans une ville du grand état de New-Yorck.

Nelzi prit soin de son ménage; Charles la traitait comme une soeur; il passait avec elle tous les momens dont sa place lui permettait de disposer. Il se plaisait alors à former cette âme toute neuve, à développer cette intelligence que les préjugés avaient jusque là comprimée. Quelquefois il recherchait en lui-même si pourtant les blancs n'avaient pas eu quelque raison valable pour traiter la race noire comme une race brute. Il avait entendu mille fois de riches colons et de belles dames dire, avec l'accent de la plus parfaite conviction: Les nègres sont trop heureux que nous voulions bien les prendre pour esclaves: à quoi seraient-ils bons sans cela? Ce ne sont véritablement que des animaux bien au-dessous même de nos singes. "Puis-je croire, se disait-il, que pendant plusieurs siècles on a commis un forfait exécrable, ou ne dois-je pas plutôt penser que les facultés intellectuelles des nègres sont, en effet, hors de proportion avec l'intelligence humaine? Alors il regardait Nelzi, il remarquait ce feu qui jaillissait de ses regards, cet éclair d'une vive intelligence, cette expression d'un profond sentiment; il expliquait à Nelzi les phénomènes de la nature, les merveilles des arts, les consolations de la vertu, les charmes de l'amitié, et Nelzi comprenait tout, sentait tout, et répondait avec cette éloquence de l'âme, avec ce pur enthousiasme, garans d'un esprit élevé, d'un noble coeur, d'une sensibilité profonde. "En

quoi donc cette âme-là diffère-t-elle de la mienne? En quoi donc cet être intéressant est-il inférieur aux êtres de mon espèce? Non, non, c'est faux, c'est impossible. O préjugé barbare! non, son corps seul n'a point été favorisé... Mais n'a-t-elle donc pas aussi sa beauté? Ses yeux ne sont-ils pas beaux, grands, expressifs? Ses dents ne sont-elles pas admirables? Et son sourire, qu'il a d'expression! Et sa voix chérie, qu'elle est douce à mon oreille! Son teint même, il a son brillant, ses nuances; je le vois se ternir lorsque ma bouche fait un reproche, il est éclatant lorsque j'ai souri. Cette taille est parfaite, ses contours sont gracieux; il règne dans toute sa personne une aisance, un attrait piquant... O Nelzi, Nelzi, toi aussi la nature t'a parée de mille charmes!"

Ainsi parlait Charles, et Charles maudissait chaque jour davantage les préjugés d'Europe et les cruautés coloniales; d'abord, il avait plaint Nelzi, il l'admira bientôt: pouvait-il ne pas l'aimer? Il était tout pour elle, elle devint tout pour lui. Il lui donna son coeur et sa foi à la face du Dieu de la nature.

Nelzi ne voyait rien au-dessus de Charles, elle s'était donnée à lui dès le premier jour qu'elle l'avait connu; elle crut que Dieu lui-même lui parlait par sa voix, et consentit avec joie à trouver un époux dans celui qui remplissait pour elle le passé, le présent, l'avenir.

Charles voulut enseigner à son amie les préceptes de notre religion divine; le dogme de l'immortalité de l'âme fut adopté par elle avec toute la reconnaissance d'un coeur pénétré des bienfaits immenses du Créateur. Elle admira la morale si pure du christianisme, cette base immuable de saine philosophie, de tolérance et de liberté. Elle le trouva touchant, cet ordre divin du divin Rédempteur: Aime ton prochain comme toi-même; ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. "Ta religion doit être la mienne, dit-elle à Charles; ce que tu aimes, Nelzi l'aimera, ce que tu admires, Nelzi pourrait-elle ne pas l'admirer? Mais, mon bien-aimé, de tous tes frères tu es donc le seul chrétien? –Que veux-tu dire, Nelzi? –Sont-ils chrétiens ceux qui ont enlevé mes frères à leur familles, à leur patrie? ceux qui récompensent leur travail opiniâtre par des coups de fouet? ceux qui abreuvent de notre sang la terre de misère? ceux qui répondent à des larmes amères par des menaces, à de justes plaintes par des supplices? Est-ce ainsi que des chrétiens traitent leur prochain, et font-ils ainsi aux autres ce qu'ils voudraient qu'on leur fit?"

Charles éprouvait souvent un peu d'embarras pour répondre aux objections de l'innocente négresse, mais il lui faisait entrevoir une autre vie où les méchants seraient punis, quelle que fût leur couleur, où les bons triompheraient, quelle qu'eût été leur enveloppe terrestre. Nelzi alors se rassurait, levait les yeux au ciel, croyait y voir des légions noires parées des couronnes du martyre, et remerciait son ami d'avoir ouvert son coeur à cette religion consolante.

Une lettre d'Europe vint changer leurs destinées; elle était envoyée de France à Charles par une tante inconnue qui lui mandait que M. de Bellerive avait perdu son fils, que la douleur de cette perte, jointe à la terrible commotion causée par les événements de la révolution française, l'avait conduit lui-même au tombeau; la tante ajoutait qu'arrivée d'Angleterre deux ans avant la mort de M. de Belleville, elle l'avait consolé dans ses derniers moments, et que ce malheureux vieillard nommait par testament pour ses seuls héritiers sa fille à elle, et Charles de Méricourt, mais à une condition que bien certainement Charles s'empresserait à accepter. Madame Darbois, c'était le nom de la tante, terminait sa lettre par ces mots: "Venez donc, mon cher neveu, il me tarde de vous embrasser. Je sais que vous avez une négresse qui vous a rendu d'importants services; je connais cette histoire; amenez-nous cette héroïne de race noire, je vous assure que je suis plutôt disposée à la traiter en amie qu'en négresse."

"Il n'y a point à balancer, s'écria Charles; patrie, patrie, je pourrai te revoir encore! Tu

m'appelles, ah! qui résisterait à ta voix enchanteresse?... Je végète ici, je ne dois mon emploi qu'à la générosité du gouvernement américain, je suis pour ainsi dire à charge; ô ma Nelzi, je vais posséder une petite fortune, je vais t'entourer des plaisirs que procure une douce aisance, je vais te montrer avec orgueil comme un modèle de toutes les vertus, tu m'aideras à combattre les préjugés de mes compatriotes envers tes frères outragés; viens, ma Nelzi, partons."

Madame Darbois était une bonne femme; elle faisait du bien, mais elle avait conservé beaucoup des préjugés de ses ancêtres; aussi, après avoir reçu à bras ouverts le cher neveu, elle regarda Nelzi avec une curiosité tout-à-fait blanche, s'approcha d'elle avec une bienveillance familière, puis, en reconnaissance de ce qu'elle avait fait pour Charles, lui donna un baiser, mais un baiser protecteur. Madame Darbois logea son neveu de son mieux; pour Nelzi, on lui donna une petite chambre éloignée; mais elle n'osa se plaindre, Charles ne se plaignait pas.

Charles avait lu le testament; la condition mise par son oncle au don de sa fortune l'avait prodigieusement étourdi. Il s'agissait d'épouser mademoiselle Darbois; c'était un caprice de son oncle, un caprice bizarre, inconcevable, si vous voulez; mais enfin, à ce caprice était attachée toute son aisance à venir. Charles hésitait; il connaissait Nelzi; il savait qu'elle n'aimerait jamais que lui; et pouvait-il penser qu'une amante, parce qu'elle était noire, supporterait patiemment une rivale, et une rivale heureuse? Il avait juré de faire son bonheur, il avait juré de l'aimer toujours; et s'il épousait mademoiselle Darbois, il fallait qu'il renonçât à cette intimité qui faisait le bonheur de Nelzi et lui prouvait qu'elle était toujours aimée. Mais s'il refusait le mariage, adieu tout espoir de richesse; la condition était expresse; celui qui refusait d'y souscrire renonçait en faveur de l'autre à sa part de la succession. Alors, plus de moyens de soutenir Nelzi dans un état prospère; et que devenir? Solliciter une place; et quelle place? Et que ferait Nelzi privée de tout, qu'on accuserait de tout, et qui n'aurait que son amour pour l'aider à combattre et le chagrin et la misère? Charles balançait.

Mademoiselle Darbois était très-jeune et très-jolie; son caractère paraissait doux et tendre; elle regardait Charles avec plaisir, elle lui souriait avec complaisance; Charles pouvait se flatter de ne pas déplaire, il pouvait même espérer le bonheur avec cette fille aimable; mais Nelzi, Nelzi serait-elle jamais heureuse? Ne lui reprocherait-elle pas son parjure? Comment donc faire, de qui prendre conseil? Eh! pourquoi pas d'elle-même? Oui, oui... c'est cela, je lui parlerai, elle connaîtra mon embarras aujourd'hui; non, demain. Demain arrive. Non, demain, dit encore Charles, et demain passe.

Madame Darbois avait dit quelques mots; Charles avait répondu sans prendre d'engagement, mais avec politesse. La bonne tante, qui désirait le mariage, qui voyait bien qu'elle ne rencontrerait pas d'opposition du côté de sa fille, qui n'en craignait point du côté de son neveu, accélérait les progrès de l'intimité. Comme elle n'aurait jamais songé d'elle-même qu'une négresse pût être un obstacle à ses projets, et qu'elle parlait devant elle comme on parle devant une table, une chaise, un chien ou un oiseau, elle laissait percer à chaque instant sa joie, son espoir, son impatience et des désirs. Devant Nelzi, elle appelait Charles son fils, devant elle, elle faisait à sa fille l'éloge de son futur époux. Nelzi frémissait, regardait Charles, n'osait l'interroger devant témoin, ne le voyait jamais seul, et ne pouvait profiter du tumulte d'un cercle nombreux, puisque madame Darbois avait résolu de ne recevoir personne jusqu'à la conclusion du mariage. Enfin, éclairée par les discours de la tante, attérée par l'air caressant de Charles auprès de la jeune fille, ne doutant plus de son malheur, elle sent ses larmes se tarir dans ses yeux; sa tête se trouble, un sombre désespoir l'égaré; elle s'échappe de la maison à pas précipités; elle croit marcher à la mort.

Un homme âgé, suivi d'un domestique, passe auprès d'elle; il la regarde sous le nez, l'examine avec attention, lui laisse faire quelques pas, la regarde encore par derrière, sourit, fait un signe à son valet, lui dit quelques mots à l'oreille avec vivacité, et s'éloigne.

Le domestique continue de suivre Nelzi; il remarque son agitation, voit que sa marche est inégale, qu'elle s'arrête, qu'elle hésite. "Que cherchez-vous, mademoiselle? lui dit-il, avec une politesse empressée. –Hélas! le sais-je moi-même?" répond l'infortunée, que cette simple demande éclaire sur sa position présente. Un torrent de larmes se fait un passage, ses mains couvrent son visage brûlant.

"Venez près de mon maître; il trouvera les moyens de soulager vos maux. –Ah! s'il est puissant, s'il est sensible, s'il est riche, qu'il me donne le moyen de quitter ce pays, de repasser en Amérique; je retrouverai ces lieux pleins de l'objet que j'ai trop aimé; là, sans doute..."

La malheureuse fille s'interrompt, et suis machinalement l'inconnu qui la guide; elle arrive devant un hôtel magnifique; elle monte un escalier dérobé, traverse une petite antichambre, et se trouve dans un boudoir magnifique. Le domestique la quitte; une porte s'ouvre, un homme s'avance au-devant d'elle. Son âge devrait inspirer le respect, mais ses manières affectées, ses yeux perçans, son sourire effronté, ne font naître que le dégoût. Il lui fait des offres qu'elle ne comprend pas d'abord, qui bientôt la révoltent et l'effraient; elle s'éloigne avec indignation; alors l'odieux vieillard saisissant sa main, la menace de la livrer à la police comme une coupable dont il a arrêté la fuite. Nelzi jette un cri, fait un effort qui renverse son adversaire, s'élançant vers la première porte qu'elle rencontre, se trouve sur un grand escalier, le parcourt rapidement, se jette dans un appartement ouvert, traverse plusieurs chambres, et va tomber aux pieds d'une femme jeune et belle.

"Sauvez-moi, je vous en conjure, sauvez-moi, s'écrie-t-elle. –Que voulez-vous de moi, mon enfant, répond une voix d'une douceur extrême? Encouragée par cette expression de la bonté, par ce charme d'une figure séduisante, Nelzi croit avoir trouvé quelqu'ange consolateur. Ses idées sont en désordre, mais elle sent le besoin d'intéresser; elle raconte avec passion, avec énergie, sa fuite de chez madame Darbois, et l'odieuse rencontre qui l'a suivie. Au portrait qu'elle trace du méchant vieillard, madame de Senneterre rougit beaucoup; et comme une femme jeune et belle peut avoir un mari vieux et libertin et ne pas aimer le scandale, la charmante personne fait fermer toutes les portes, congédie les domestiques, qui se tenaient là tout effarés de l'entrée subite de la négresse, et, forçant la pauvre Nelzi à s'asseoir sur un tabouret à ses pieds, elle lui prend les mains d'un air caressant, et veut connaître les plus petits détails du malheur dont elle est victime.

Nelzi dit tout, et elle le dit avec amour, avec égarement, avec délire; l'aimable femme était émue. "Qu'on dise donc que les nègres ne sentent pas comme nous? N'est-ce pas l'expression d'une âme de feu? Pauvres nègres! pauvre enfant; je t'aime, oui, j'aime ce qui souffre, j'aime ce qui aime!" Madame de Senneterre dit cela avec abandon; madame de Senneterre cherchait des larmes, elle en trouva. Plusieurs sonnettes se firent entendre; madame de Senneterre embrassa Nelzi, la conduisit dans un cabinet de repos, lui promit de veiller sur elle, et de ne rien épargner pour la rendre au bonheur. "Le bonheur! répondit Nelzi en jetant sur sa protectrice un regard bien triste et bien tendre; ah! madame, sans lui, toujours impossible!"

Un jeune homme dont tout l'extérieur annonçait le goût et l'élégance, entra précipitamment; il s'approcha de madame de Senneterre avec l'air du plus flatteur empressement, mais sans la saluer. "Ah! vous voilà, mon cher comte, dit-elle, dans ce moment votre présence m'est plus agréable que jamais, ou, vous allez m'aider à faire une bonne action.

Mon ami, vous me voyez préoccupée d'une chose fort importante, tenez, mettez-vous là, pas si près de moi. Je vous dis, monsieur, que je veux être sérieuse; vous riez, vous ne me croyez pas, c'est mal cela, monsieur, mais moi je vous le prouverai. D'abord, je vous défends de bouger de là; mon ami, vous savez que je serais bien fâchée de me fâcher contre vous; écoutez-moi. Figurez-vous la créature la plus intéressante, une négresse comme je croyais qu'il n'y en avait point, comme je suis heureuse de savoir qu'il en existe: une négresse victime de l'amour, de la fidélité: quel exemple pour nous autres blanches! une jeune négresse qui a tout fait pour un homme blanc, qui lui a consacré sa vie, qui l'a nommé son époux, qui l'aime, cet époux, comme j'aurais aimé le mien.... si c'eût été un homme, le mien; oh! quelle femme j'aurais été pour lui alors; vous le savez, comte, vous savez si jamais... —Je sais que vous êtes adorable, répondit le comte, en lui baisant tendrement la main; mais ma chère Eugénie, que puis-je faire pour vous dans cette occasion? —Vous allez le deviner vous-même.” Elle fit alors le récit des peines de Nelzi, fit pressentir au comte l'embarras du jeune homme. “Peut-être, dit-elle, la crainte de voir la pauvre Nelzi en proie aux dédains, aux souffrances, à la misère, le décide-t-elle seule à se parjurer. —Je vois ce que mon Eugénie attend de moi. Mon oncle est ministre, il peut ce qu'il veut, nous aurons une place pour votre protégé, qui dès lors sera libre d'aimer sa Nelzi toute sa vie.” En disant ces mots avec vivacité, le comte se rapprocha, et se mit à jouer avec les belles boucles blondes qui couvraient le front d'Eugénie. “C'est cela, mon ami, s'écria-t-elle, c'est très-bien: ô quel plaisir pour nous de pouvoir faire à nous deux un miracle, d'assurer le bonheur d'une noire! Ah, croyez-moi, cher comte; un peu de bien fait par hasard, ne sera jamais qu'un faible dédommagement de tout le mal dont nous avons abreuvé cette race infortunée! mais vous ne m'écoutez plus?” Ici le comte baisait l'un après l'autre les jolis doigts de madame de Senneterre. “Vous savez bien, charmante amie, que ne je puis rester long-temps près de vous sans avoir quelques distractions; mais je vous ai si bien entendue que je n'attends plus que vos ordres pour faire prévenir notre jeune ami, que l'absence de sa maîtresse doit avoir mis au désespoir. —Mon ami, allez-y vous-même. —J'y consens, tout de suite; mais serai-je récompensé de mon obéissance? —Vous savez bien que je vous récompense même quand vous me désobéissez.”

Le comte vola près de Charles. Celui-ci croyait avoir perdu la vie; la fuite de Nelzi l'avait éclairé; il se reprochait ses incertitudes, sa tête se perdait, il se nommait ingrat, perfide; il ne cherchait point à maîtriser ses transports, au contraire, dans l'excès de sa douleur il se jeta aux genoux de madame Darbois, il lui fit connaître les sermens qu'il avait prodigués à Nelzi, lui avoua la manière dont il avait vécu jusque là avec elle, la supplia de mettre tous ses amis à la recherche de cette fille chérie, ajoutant qu'il serait un monstre s'il l'abandonnait, qu'il ne saurait vivre sans elle, qu'il renonçait avec joie à sa part de l'héritage, n'ayant plus d'autre désir que d'épouser son amie, de retourner en Amérique avec elle, ou d'utiliser ses talents, n'importe dans quel coin du monde, pourvu qu'il y fût avec elle, heureux de son bonheur, sans crime et sans remords.

Aux premiers mots du comte, Charles se jeta à son cou; il s'élança dans la voiture, il s'élança dans la chambre de madame de Senneterre; là pourtant le respect le contint; la plus vive émotion animait ses traits; madame de Senneterre sourit, elle le trouva fort bien.

“Je vous ai donc deviné, monsieur? Comte, je n'oublierai pas votre empressement à me plaire; faites-lui bien vite donner la place, moi je lui donne son amie.”

En disant ces mots, la belle Eugénie ouvrit une porte, elle amena Nelzi. “Me pardonnez-tu? s'écria Charles, en se prosternant devant la tendre négresse. —Ne suis-je pas trop heureuse de

t'appartenir encore? pourvu que seule je t'appartienne, Charles!” Il y avait une expression de jalousie si délicate, si passionnée dans ce peu de mots, que Charles en fut pénétré. “Celui qui te possède, lui dit-il avec amour, ne peut vouloir posséder que toi; Nelzi, il n'est point d'attraits qui vailent tes larmes!

“Voilà bien l'amour, et l'amour sans reproche, dit en soupirant Eugénie; blanc or noir, oh! qu'il est joli, cet amour là!